

L'ŒUVRE ET SES CONTEXTES

I. UMBERTO ECO

1. Un Pic de la Mirandole¹ contemporain

Umberto Eco est l'un des écrivains italiens contemporains à la notoriété internationale. Né en 1932 dans le nord de l'Italie, il soutient à Turin en 1954 une thèse sur l'esthétique chez Thomas d'Aquin, puis travaille quelque temps pour la télévision. Il s'intéresse à ce qui fait la société contemporaine, le foot, la mode, ainsi qu'aux genres mineurs de littérature, comme le roman policier, dont il tente de démonter les mécanismes, ou encore la bande dessinée. Il édite en 1962 *L'Œuvre ouverte*, un recueil d'essais dans lesquels il veut expliquer ce qui fait une œuvre d'art. En 1963, avec plusieurs intellectuels italiens, il crée le Groupe 63 pour débattre de la littérature, mais aussi du langage, de l'inconscient, des apports de Marx et de Freud, du structuralisme². À partir de 1960, il a dirigé une collection d'essais philosophiques, tout en enseignant en 1961 l'esthétique à l'université de Turin, puis à celle de Milan de 1962 à 1964 ; de 1966 à 1970, il enseigne les « communications visuelles » à la faculté d'architecture de Florence, à la New York University, puis à la faculté d'architecture de Milan où il enseigne la

1. Giovanni Pico Della Mirandola (1463-1494) a écrit de nombreux textes sur le savoir et la pensée humaine. Il s'agit de l'un des premiers humanistes de la Renaissance, tant par sa tolérance que par sa foi en l'homme. Sa grande érudition lui a donné la réputation de tout savoir sur tout.

2. Le structuralisme est un courant de pensée qui affirme que tout objet doit être appréhendé comme une globalité dépendant de sa conception, mais aussi de son environnement, et de celui même qui le perçoit.

sémiotique¹. En 1971, il devient titulaire de la chaire de sémiotique de l'université de Bologne, puis il est nommé directeur de l'Institut d'enseignement de la communication et du spectacle en 1975, et en 1992, il devient titulaire de la chaire européenne au Collège de France.

Bien qu'il soit surtout connu pour ses recherches et réflexions sur la littérature, on peut partager l'opinion de Jacques Le Goff qui, dans un article du *Magazine littéraire*², comparait Umberto Eco à un « Pic de la Mirandole », un « prince des érudits », en reconnaissant son savoir à multiples facettes. **Spécialiste de l'esthétique médiévale**, Umberto Eco n'est en effet pas resté confiné au Moyen Âge ; son intérêt s'est porté sur une série de sujets divers et contemporains. Mais ce qui caractérise sa démarche, c'est le fait de **chercher à trouver un sens**, à lire les signes de ce qui fait la société moderne et les usages contemporains. Les fruits de ses réflexions sont réunis dans les recueils d'articles que sont *De Superman au surhomme*, *La Guerre du faux*, *Pastiches et postiches*. De nombreux articles toutefois n'ont pas été traduits en français. Son dernier ouvrage traduit en français, *Kant et l'ornithorynque* écrit en 1997, suit la même démarche.

2. Un théoricien de la littérature

Ses différentes réflexions l'ont conduit à élaborer une définition de l'œuvre d'art : c'est « un *message* fondamentalement *ambigu*, [dans la mesure où] une pluralité de signifiés (...) coexistent en un seul signifiant. » (*L'Œuvre ouverte*, p. 9). En effet, pour lui, le texte n'est pas un objet fini, qu'il suffirait au lecteur de posséder, mais, et c'est la thèse qu'il développe en 1972 dans *Lector in fabula*, il doit **interpréter le texte, l'inventer**. Il doit non seulement le comprendre, mais en comprendre les sous-entendus et les non-dits. En effet, chaque consommateur, qu'il soit lecteur, auditeur, spectateur « en

1. Étymologiquement la sémiotique, ou sémiologie, est l'étude des signes (du grec *semeion*). Il s'agit de s'intéresser aux signes qui forment sens, tant la langue que tous les non-dits, les symboles, les attitudes.

2. *Magazine littéraire*, n° 262, février 1989.

réagissant à la constellation des stimuli, en essayant d'apercevoir et de comprendre leurs relations (...) exerce une sensibilité personnelle, une culture déterminée, des goûts, des tendances, des préjugés qui orientent sa jouissance dans une perspective qui lui est propre » (*L'Œuvre ouverte*, p. 17). C'est ainsi que pour lui, « toute œuvre d'art, alors même qu'elle est achevée et "close" dans sa perfection d'organisme exactement calibré, est "ouverte" au moins en ce qu'elle peut être interprétée de différentes façons » (*ibid.*). L'auteur ne donne pas une œuvre unique en ce sens que le lecteur serait soumis à en accepter un seul et unique sens, sans effort, en simple consommateur. Il offre une œuvre dynamique et il doit amener au texte un lecteur qui dispose de son libre arbitre, de son passé propre, de sa culture personnelle ; pour ce faire, il a recours au langage, à l'écriture ; mais celle-ci ne donne pas une unique information : une même phrase peut revêtir différentes significations. L'auteur propose une série de références, de suggestions (ou associations d'idées) ou de ce qu'il appelle « suggestions dirigées », c'est-à-dire l'effet de la langue et de son esthétisme par le jeu des associations phoniques, des métaphores... En d'autres termes, **il ne faut pas qu'un texte soit ouvert ou fermé, il doit être les deux à la fois**. Selon la capacité du lecteur à décoder les différents signes que lui envoie l'auteur, voire à en percevoir d'autres, l'œuvre prend une signification différente. Le lecteur « modèle » qu'Umberto Eco espère dans *Lector in fabula* sera capable non seulement de comprendre le texte et les intentions de l'auteur, de déceler les références, mais aussi d'interpréter les non-dits du texte. Dans *Les Limites de l'interprétation* (1991), il relativise quelque peu ses théories précédentes, en remarquant que si le texte est ouvert, et doit l'être, il faut que l'œuvre soit toutefois nettement finie, définie même pour pouvoir être porteuse de sens : l'interprétation des textes risque en effet soit de leur faire porter tous les sens, et donc de leur faire dire n'importe quoi, soit de les mettre à plat et donc d'empêcher le travail du lecteur.

3. De la théorie à la pratique : ses romans

Dans *Le Nom de la rose*¹, comme dans ses autres romans, il tente de mettre en œuvre ses théories, refusant d'écrire un roman dans lequel tout est dit (se refusant ainsi à mettre quelque note que ce soit pour aider à la compréhension, ou à traduire les citations latines ou étrangères), mais cherchant un lecteur capable, en quelque sorte, de l'aider à en tirer tous les sens.

Le Nom de la rose (1980), son premier roman, se déroule au début du XIV^e siècle, dans une abbaye qui sert de lieu de rencontre entre les acteurs des crises internationales politiques et religieuses qui ont alors éclaté. L'énigme policière que le personnage principal doit résoudre n'est qu'une des énigmes proposées au lecteur, qui doit aussi pénétrer dans le contexte de l'œuvre.

Le Pendule de Foucault (1988) présente lui aussi une énigme à résoudre. Trois amis, éditeurs de livres historiques ou ésotériques*, imaginent l'existence d'un plan selon lequel les Templiers* auraient survécu à la destruction, auraient secouru les derniers Cathares*, et auraient bâti un plan qui, du Tibet à l'Angleterre en passant par Jérusalem et Chartres, prépare la venue de l'Antéchrist. Mais le plan leur échappe. Il s'agit d'une longue investigation savante dans le passé lointain, mystique et mystérieux de l'Europe. C'est un jeu érudit qui fait intervenir des Rose-Croix², la Kabbale³, des sectes afro-américaines, des druides, les Jésuites, Hitler lui-même.

L'Île du jour d'avant (1994) est le plus autobiographique de ses romans. En 1643, seul survivant d'un naufrage, Roberto se retrouve sur un « vaisseau fantôme », face à une île, inaccessible Éden. Il revit alors sa vie et ses amours, et passe en revue tout le savoir et les incertitudes de son siècle, le XVII^e.

Ce que nous allons tenter de faire ici, ce n'est assurément pas de donner toutes les clés du *Nom de la rose* ; ceci se révélerait non seulement contraire aux idées d'Umberto Eco sur les œuvres d'art

1. L'édition de référence que nous utilisons est celle du *Livre de Poche*.

2. Les Rose-Croix regroupent diverses sectes ésotériques* et mystiques*, proches parfois de la franc-maçonnerie, qui recherchent l'éveil de la personnalité intérieure.

3. La Kabbale (l'orthographe peut varier) réunit des groupes mystiques* juifs qui cherchent à connaître par la méditation le monde divin.

en général, et littéraires en particulier, mais de toute façon totalement impossible étant donnée la taille et la richesse d'un ouvrage dans lequel l'auteur, à chaque page, tend un piège à la perspicacité du lecteur : une énigme, une référence cachée, une imitation. Nous allons donc nous contenter de donner quelques éléments permettant de pénétrer plus facilement dans une œuvre aussi ample que celle-ci.

II. LE CADRE HISTORIQUE, POLITIQUE ET SOCIAL

1. L'époque : histoire et religion

L'action se déroule au début du XIV^e siècle, en 1327 exactement. Pour comprendre certaines pages de l'œuvre, il est nécessaire de rappeler quelques points historiques.

L'histoire de France, alors, c'est celle de la chrétienté. Or, celle-ci connaît des bouleversements qui touchent la France plus que les autres pays européens : la France est en effet le pays le plus peuplé et connaît une grande prospérité économique et culturelle.

Depuis le douzième siècle, empereurs et rois (comme les évêques) dépendent du pouvoir de l'Église, du pouvoir de Rome, qui est de plus en plus centralisé. Toutefois, les dirigeants acceptent de moins en moins le pouvoir du pape, et le conflit devient ouvert avec **la querelle de pouvoir** qui, dès la fin du XIII^e siècle, oppose le pape Boniface VIII au roi de France, Philippe le Bel*, qui entend mettre en place un État souverain et centralisé, et qui veut surtout que le clergé lui verse une part de ses richesses. Or, le pape avait interdit en 1296, tout versement d'argent de l'Église à l'État. Dans le même temps, le roi refuse de voir le pape s'immiscer dans les affaires temporelles. Les choses s'enveniment au point que Philippe accuse le pape d'hérésie* avant de le faire prisonnier en septembre 1303 avec l'aide d'alliés italiens opposés eux aussi au pape. Ce dernier ne resta prisonnier que quelques jours, mais mourut un mois plus tard. Les querelles de plus en plus violentes en Italie même poussent les successeurs de Boniface (Clément V, qui dissuade difficilement Philippe le Bel de poursuivre le procès pour hérésie*

contre son prédécesseur, puis Jean XXII) à venir s'installer à Avignon, sous l'influence française ; la même querelle au sujet du pouvoir reprendra entre Jean XXII* (1316-1334) et Louis de Bavière*, entouré de Franciscains* souvent intransigeants : excommunié par le pape, par provocation, il se fait couronner empereur à Rome en 1328.

Cette lutte entre une papauté qui se veut toute-puissante et des États qui veulent leur indépendance politique sera poussée jusqu'au schisme¹ à la fin du XIV^e siècle.

2. Les différents ordres, les sectes et les hérésies*

À une époque où pouvoir temporel et pouvoir spirituel se confondent, toute hérésie* est considérée comme un danger politique à combattre absolument : seule l'unité de la foi permet l'existence de la chrétienté ; **toute dérive doctrinale avait une importance politique**. Nombre d'entre elles, nées souvent dans les classes populaires dont elles expriment le découragement ou la colère, veulent réformer l'Église dans un sens plus favorable aux pauvres, au nom de la pureté, ou parfois de la justice. La réponse de l'Église est violente : l'Inquisition* est mise en place, pour détruire physiquement et brutalement les hérésies* et leurs partisans (souvenons-nous des Cathares*). Umberto Eco montre la peur que fait naître l'arrivée de Bernard Gui, et la violence des oppositions. Nous ne pouvons assurément pas faire un catalogue exhaustif des différents groupements religieux de cette époque, mais nous allons nous attacher simplement aux plus importants pour comprendre *Le Nom de la rose*.

• Les Franciscains

Les Franciscains, ordre auquel appartient dans notre texte Guillaume, suivent la règle de saint François d'Assise, cultivent la pauvreté volontaire, et donnent la priorité à la recherche intellec-

1. Un schisme est une séparation d'une Église en plusieurs courants reconnaissant des autorités différentes.

tuelle sur le travail manuel. Ils refusent en outre le pouvoir temporel pour eux-mêmes, comme pour l'Église. Ils veulent suivre une voie évangélique et refusent que l'Église soit riche.

C'est à l'origine un **ordre mendiant** qui, sous l'influence de saint Bonaventure au XIII^e siècle, devient plutôt un **ordre intellectuel**. L'ordre se divise alors en plusieurs courants. Parmi eux, ceux que l'on appelle les « spirituels* », menés par Ubertain de Casales, (qui ont influencé plus tard Ignace de Loyola, le fondateur de la Compagnie de Jésus) ont une foi mystique et mènent une vie ascétique. Les **béguines*** et les **bégards*** sont des communautés mi-laïques, mi-religieuses, des hospitaliers, qui ont créé des refuges pour les plus pauvres. Ce nom est devenu un terme générique sous lequel ont été condamnés tous les groupes qui affirmaient la pauvreté du Christ, et affirmaient que l'Église ne devait pas posséder de biens. Les **apostoliques** aussi prônent une pauvreté absolue ; il s'agit d'un ordre mendiant qui affirme qu'il ouvrira la voie vers le troisième millénaire. La peur de la fin du monde, peur renforcée par les famines et les maladies (la peste et la lèpre), a multiplié chez eux les actes de pénitence, comme les flagellations. Les **fraticelles***, les plus radicaux d'entre eux, refusent toute propriété, rejettent le pouvoir de l'Église, et mènent une action politique ; ils ont été condamnés en 1317, puis dissous en 1323 par le pape Jean XXII qui a permis toutefois à la majorité des Franciscains*, qui concilient leur idéal avec le respect de l'obéissance, de rester au sein de l'Église. Fra Dolcino*, persuadé que la décadence de l'Église est irréversible, a mené cette secte sur une voie insurrectionnelle avant d'être condamné à périr avec sa compagne, Margarita de Trente, sous la torture.

• Les Bénédictins

Les Bénédictins, l'ordre auquel appartient le jeune narrateur, est un ordre ancien, fondé au VI^e siècle, qui impose aux moines le partage de leur temps entre la prière et le travail manuel qui devient plus tard du **travail intellectuel** de copie ou de compilation* de documents. Au XIII^e siècle, ils sont influencés par les Franciscains* et joignent à leur règle la pauvreté volontaire, sans jamais jouer

pourtant le même rôle de conseil politique. Beaucoup de Franciscains ont trouvé refuge chez les Bénédictins (comme Ubertin de Casales dans le roman). Ils créent des universités, et mettent à la disposition des étudiants et des moines les bibliothèques qu'ils avaient créées depuis des siècles.

• Les Dominicains

Les Dominicains enfin ont été créés au début du XIII^e siècle. Dominique voulait aller porter l'Évangile aux peuples non encore christianisés. Il s'agit donc **d'un ordre missionnaire**. Au XIV^e siècle, les Dominicains jouent souvent un rôle important de conseil dans l'administration des cités, voire des États : ils soutiennent Philippe le Bel* contre le pape, mais s'opposent plus tard à Louis de Bavière* et sont aux côtés de Jean XXII*. Ils ont aussi contribué à lutter contre les « erreurs de la foi », et ont été les principaux apports de l'Inquisition. Bernard Gui* ainsi était dominicain.

3. L'Église et l'argent

Deux grands problèmes qui se trouvent d'ailleurs liés agitent l'Église du X^e au XIV^e siècle : celui du pouvoir, nous l'avons vu, et celui de l'argent qui revient à plusieurs reprises dans *Le Nom de la rose*. Le problème du pouvoir concerne essentiellement les principaux dirigeants (le pape, l'empereur, les rois, les princes), alors que le problème de l'argent a traversé toutes les couches de la société et de l'Église. Au cours des siècles en effet, **l'Église s'est enrichie** ; elle possède de nombreuses terres, des propriétés multiples, et beaucoup de biens. Elle peut en outre lever des impôts, faire travailler pour elle... Les prêtres eux-mêmes sont souvent riches, et cette richesse s'étale lors des cérémonies, dans le costume... **Face à cela, la misère est grande** : des famines endémiques* se poursuivent durant tout le Moyen Âge et les impôts de toute sorte épuisent les populations. Dans le même temps, l'argent prend une grande importance : le troc, qui jusqu'alors était le moyen d'échange le plus simple et le plus usuel, est petit à petit remplacé par l'échange